

David Bernard

## Le savoir de l'adolescence \*

Nous pourrions croire Lacan peu disert sur la question de l'adolescence. Je voudrais ici faire valoir ma surprise de découvrir que cela ne fut pas le cas. Certes, Lacan parla peu d'adolescence, guère plus de puberté, mais beaucoup d'initiation, et ce de son tout premier séminaire à son tout dernier. À croire que les termes d'adolescence et de puberté ne lui convenaient que peu, et que le moment de se faire homme ou femme, avec l'appel au savoir qui en résulte, lui paraissait d'une autre portée. Je tâcherai ici d'approcher cette théorisation lacanienne de l'initiation, pour au terme isoler quel savoir, selon Lacan, ferait l'embarras de l'adolescence.

Je note tout d'abord que Freud, autant que Lacan, avant que d'en venir à l'adolescent, évoque l'initiation chez l'enfant. L'enfant est un *non-initié*. L'enfant manque à savoir les choses du sexe. Il s'en tourmente pourtant, se questionne à leur sujet, mais c'est au lieu de l'Autre parental qu'il supposera d'abord ce savoir qui lui ferait défaut. Les enfants, remarque Freud, au fil de leurs recherches sur la sexualité, « en viennent à soupçonner qu'il y a quelque chose d'interdit que les "grandes personnes" gardent pour elles <sup>1</sup> ». « Les enfants pressentent au cours de leur investigation sexuelle, ajoute-t-il dans son étude sur Léonard de Vinci, que l'adulte, dans ce domaine mystérieux et pourtant si important, est capable d'une chose grandiose qu'il leur est refusé de savoir et de faire. »

Les grandes personnes seraient donc grandes... de leur savoir mystérieux recelé sur la jouissance sexuelle. Enfin, n'est-ce pas là ce

\* Ce texte est la reprise d'une intervention faite au séminaire École « Le temps de l'adolescence », tenu à Rennes en 2007-2008, animé par Jean-Michel Arzur, David Bernard, Marie-Thérèse Gournel, Roger Mérian.

1. S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1992, p. 18.

que Lacan lui-même suggère, avançant en juillet 1953, alors au tout début de son enseignement public : « Pour l'enfant, les adultes sont transcendants pour autant qu'ils sont initiés <sup>2</sup>. » Mais poursuivons avec Lacan, qui, en avril 1958, à l'occasion d'une leçon de son séminaire *Les Formations de l'inconscient*, puis en mai 1958, dans sa conférence « La signification du phallus », revient sur ce thème de l'initiation, en lui donnant cette fois tout son poids, historique et théorique.

Lacan, commentant ce qu'est le phallus, revient avec Freud à son appellation d'origine : le *phallos*. Il note que nous en trouvons les premières occurrences chez divers auteurs de l'Antiquité grecque : Aristophane, Hérodote, Lucien... Et ce pour constater l'usage qui en était fait à l'époque. Le phallus désignait non pas l'organe pénien, mais un simulacre, un insigne, qui pouvait se présenter sous diverses formes : un bâton en haut duquel étaient suspendus les organes virils, une initiation de l'organe viril, un morceau de bois, un morceau de cuir <sup>3</sup>... D'où la première remarque qu'en déduit Lacan, le phallus est un simulacre, au sens d'un substitut. Mais un substitut de quoi ? Pas seulement de l'organe. Le phallus est un représentant du désir dans sa dimension pulsionnelle, dans ce qu'il incarne d'une poussée vitale <sup>4</sup>. Le phallus, comme simulacre, n'est donc pas un signifiant parmi d'autres. Il vient à représenter ce qui fait la vie, son appellation grecque le faisant d'ailleurs voisiner avec des termes comme sève, flux, veine, etc.

Enfin, Lacan extrait de ce retour à l'Antiquité une dernière remarque. Il s'appuie ici sur l'usage qui était fait du simulacre du phallus dans les rituels d'initiation des Mystères. Une peinture murale présente à Pompéi, dans la villa dite des Mystères, et reproduite sur la couverture de *Télévision* <sup>5</sup> nous en donne un aperçu. Nous y voyons une jeune fille initiée aux mystères dionysiaques et qui, pour cela, s'apprête à lever un voile, pour y découvrir le secret de l'initiation, un phallus érigé. Puis, à ses côtés, le démon de la pudeur, armé d'un *flagellum*, commence alors d'appliquer à l'initiante le

2. J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire, et le réel », dans *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 52.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 346.

4. *Ibid.*, p. 347.

5. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974.

châtiment rituel de la flagellation. Voilà donc ce que relève Lacan, qui y reconnaît montrée la nature même du phallus.

D'abord, celui-ci apparaît là comme le secret ultime, au lieu de l'Autre, du désir. Le phallus est le secret de l'initiation, ce autour de quoi sont placés les derniers voiles <sup>6</sup>. Il est ce qui au niveau des Mystères dionysiaques, de l'énigme du désir, aura un caractère significatif dernier.

Par ailleurs, comment apparaît le phallus ? Précisément dans sa dimension de voile, et, plus encore, comme marqué de la barre. La figure du démon en donne ici l'illustration, qui s'apprête à battre la jeune fille, laquelle par son geste voudrait (faire) advenir. Mais, plus largement, remarque dans son séminaire Lacan, « dans tous les cultes antiques, à mesure même que l'on s'approche du culte [...] tout ce qui se rapporte au phallus est l'objet d'amputations, de marque de castration ou d'interdiction de plus en plus accentuées <sup>7</sup> ».

De là, nous pouvons à présent en venir aux premières conclusions théoriques qu'en tire Lacan. Qu'est-ce que le phallus ? Un simulacre, qui est le signifiant représentant le désir dans sa dimension vitale. Un signifiant à part, donc, et qui, au moment où il advient pour représenter le secret du désir au lieu de l'Autre, disparaît de son surgissement même. La barre s'abat sur lui, qui l'élève au rang de signifiant. Et c'est en quoi, dans sa conférence « La signification du phallus », Lacan peut conclure que le phallus « ne peut jouer son rôle que voilé, c'est-à-dire comme signe lui-même de la latence dont est frappé tout significable, dès lors qu'il est élevé à la fonction de signifiant. Le phallus est le signifiant de cette *Aufhebung* elle-même [annulation <sup>8</sup>] qu'il inaugure [initie] par sa disparition. C'est pourquoi le démon de [...] *Scham* [de la pudeur <sup>9</sup>] surgit dans le moment même où dans le mystère antique, le phallus est dévoilé <sup>10</sup> ». La barre que le démon tient dans la main est donc celle qui non seulement élève le phallus au rang de signifiant, mais qui, plus encore, fait de celui-ci le signifiant ultime. Le phallus sera le signifiant du

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 347.

7. *Ibid.*, p. 348.

8. C'est nous qui précisons. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 344.

9. C'est nous qui précisons.

10. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 692.

désir, celui de la signification phallique qui fera l'appui secret de toute chaîne signifiante.

Enfin, que voyons-nous encore ? Que la jeune initiée aux mystères de l'amour, *passant* là à une autre communauté, en portera elle-même la marque. Devenant femme, elle sera marquée de ce qu'il nous faut à présent nommer la castration. Poussée à la jouissance d'un désir, se déchaîne la barre signifiante, qui schlague son corps vivant. En cela, je ferai volontiers de la jeune initiée de la villa des Mystères un paradigme de l'adolescence. S'élevant du phallus, ainsi que Lacan le dira de l'initiation dans son tout dernier séminaire <sup>11</sup>, elle passe en le dévoilant comme simulacre, pour en recevoir aussitôt la marque.

L'adolescent, plus qu'un autre, se verra ainsi réduit à sa condition de *parlêtre*, comme son affect boulet, la honte, ne laissera pas de lui rappeler. En ce moment prétendu d'initiation, où il devrait s'élever aux mystères, le voilà qui découvre que le secret de l'Autre est un manque, et que cela le réduit à sa propre castration. D'où son vœu souvent murmuré : en même temps qu'advenir, disparaître, plutôt que de se voir empesé d'un corps marqué au fer rouge du signifiant. En somme, c'est ici le sort du phallus lui-même que le sujet partagera. L'initié, nous commençons de l'apercevoir, sera élevé moins aux mystères qu'à la dignité du signifiant, qui lui imposera de s'effacer. C'est à la condition de cet effacement, effet de la castration, que le sujet pourra entrer dans la comédie, qui le fera homme, ou femme. Le voilà qui fera son entrée dans les affaires de l'amour, sous le règne du phallus. Paradant de l'avoir pour sa virilité, ou jouant à l'être dans la mascarade féminine, l'initié se fera au regard du phallus. Dans un cas comme dans l'autre, l'initiation, loin de l'assurer dans son être, ni d'une jouissance toute, redoublera la barre qui le divise, pour le marquer dans ces deux registres de la castration.

Un an plus tard, dans son séminaire *Le Désir et son interprétation*, Lacan y revient et précise quelque peu ce point. Qu'est-ce qu'un rite d'initiation ? Une expérience par laquelle un jeune sujet recevra sur le corps une marque signifiante, ainsi qu'en témoignent les pratiques courantes de type mutilation, coupure, circoncision... Par ailleurs, quel en sera l'effet ? Une modification redoublée pour ce

11. J. Lacan, *La Topologie et le temps*, séminaire inédit, leçon du 16 janvier 1979.

sujet. Son désir prend un sens nouveau, qui l'ouvre à devenir homme ou femme, en acte. Je cite Lacan : « Ce qui jusque-là, [...] a été laissé à une sorte de jeu indifférent des désirs naturels, les rites d'initiation prennent la forme de changer le sens de ces désirs, de leur donner, à partir de là précisément, une fonction où s'identifie, où se désigne comme tel l'être du sujet, où il devient si l'on peut dire homme, mais aussi bien femme de plein exercice <sup>12</sup>. »

Or voilà qui nous ouvre à un développement supplémentaire, déjà suggéré par Lacan dans son séminaire précédent <sup>13</sup>. Devenir homme ou femme sera aussi le devenir en acte. En d'autres termes, le passage que constitue le moment pubertaire sera aussi celui d'une confrontation du registre du semblant au registre du réel. Il y a certes la comédie identitaire, soutenue dans son rapport au phallus par les dialectiques de l'être et de l'avoir. Mais il y a aussi ce que cela change quant au désir, désormais doté d'un sens nouveau, qui le pousse à l'acte.

D'où cette épreuve de vérité <sup>14</sup> que constituerait le rapport sexuel, par lequel le sujet, pour se faire, devra en passer. Il s'agira alors non plus de désirer être grand, selon le désir, notait Freud, qui fait l'enfant, mais de l'être. Et même, il ne s'agira pas seulement de désirer l'autre, ou de le faire désirer, mais d'oser le rencontrer, en acte. C'est là aussi l'embarras de l'adolescence, et la voie qui le confrontera à l'angoisse et à l'épreuve de la castration. Un nouvel impératif surgit ici. Le sujet adolescent est un qui, pour devenir, s'éprouvera devoir faire ses preuves, se risquer.

Voilà qui nous conduit au second moment de cette théorisation de l'initiation. Nous sommes là dans les années 1970, que centre le texte de cette préface de Lacan à Wedekind. Aussi, revenons à présent à cette phrase dont je suis parti, et indiquons son contexte. Lacan y avance en quoi, selon lui, Wedekind, non seulement anticipe Freud, mais Lacan lui-même et sa thèse, contemporaine de ces années-là, qu'il n'y a pas de rapport sexuel. La sexualité fait trou dans le réel, raison pour laquelle personne ne s'en tire bien, et

12. J. Lacan, *Le Désir et son interprétation*, séminaire inédit, leçon du 20 mai 1959.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 195.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 35.

surtout personne ne désire s'en soucier. Pourtant, note Lacan, c'était là expérience à portée de tous, que la pudeur désigne : du privé. « Privé de quoi ? Justement de ce que le pubis n'aïlle qu'au public, où il s'affiche d'être l'objet d'une levée de voile. » Lacan ajoute : « Que le voile levé ne montre rien, voilà le principe de l'initiation (aux bonnes manières de la société, tout au moins) <sup>15</sup>. »

Qu'est-ce à dire ? Je relève d'abord que Lacan commente ici l'initiation côté garçon, évoquant le pubis, lequel signifiant désigne, outre le poil de la puberté, la population mâle adulte qui, en âge de porter les armes, pouvait prendre part aux délibérations de l'assemblée. Le jeune homme passait ainsi au public, à savoir, dans son appellation latine, ce qui concerne le peuple. « Public » serait en effet issu d'un croisement entre *pubicus*, adjectif dérivé de pubis (*pubes*), et *poplicus*, cette fois dérivé de peuple (*populus*). Lacan prend donc ici sa référence côté garçon, alors que, notons-le, c'est sur l'exemple d'une jeune fille, Wendla, que Wedekind ouvre sa tragédie. Celle-là a aujourd'hui 14 ans, et se tourne vers sa mère à l'heure de son initiation chrétienne, protestant de devoir enfile sa trop longue robe de pénitente <sup>16</sup>. Seulement, peut-être cela nous rappelle-t-il que, pour le point que Lacan souhaite ici démontrer de l'initiation, la différence des sexes ne compte pas, chacun ayant rapport au phallus. Mais voyons comment dans la pièce Moritz, le garçon auquel se réfère ici Lacan, en est à son tour affecté.

À ce moment, Moritz vacille encore d'avoir fait un rêve, lui montrant des jambes en bas bleu ciel grim pant sur un pupitre. Ce rêve le surprend pour la raison qu'il l'affecte d'un désir nouveau, qui le sort brutalement de l'enfance. Le jeune homme reconnaît en effet dans cette scène le chiffage de ses excitations mâles. Ce n'est plus là un rêve d'enfant, ainsi qu'à la manière de la petite Anna Freud, un de leurs amis en faisait encore, y goûtant à l'infini des tartes à la crème et des gelées d'abricots. Ici, la castration surgit, du lieu même des obsessions écolières de notre jeune homme, et pour se donner à voir sous le voile phallique de ces jambes. À son réveil, Moritz pense : « Je suis incurable <sup>17</sup>. » Et c'est alors qu'il s'en confie à son

15. J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 562.

16. F. Wedekind, *L'Éveil du Printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p. 17-18.

17. *Ibid.*, p. 23.

ami, lui demandant à être initié, pour traiter l'angoisse et le remords qui le saisissent.

« Je te dirai tout », lui répond Melchior, qui le tient des livres, de ses observations de la nature, et qui confesse, du jour où il aura acquis ce savoir, être devenu athée. Ce savoir, il nous dit aussi s'en être confié à d'autres, nous rappelant combien l'initiation entre adolescents se fait aussi entre semblables, à l'exception de son ami Jeannot, déjà initié par sa gouvernante. Mais suivons la réponse que lui fait alors Moritz, qui avait bien essayé jusqu'ici de s'initier lui-même par les livres, et par le livre : « J'ai parcouru le *Dictionnaire Meyer* de A à Z, rapporte-t-il. Des mots – rien que des mots, des mots ! Pas la moindre explication claire. Ô cette pudeur ! À quoi bon un vocabulaire qui, sur les questions les plus pressantes de la vie, ne répond pas <sup>18</sup>. »

Voilà donc de quelle pudeur il est question dans ce texte, et à laquelle, possiblement, Lacan fait lui-même référence dans son article. Non seulement celle du corps, mais celle du dictionnaire, celle de l'Autre du langage où Moritz manque à pouvoir s'initier au rapport sexuel. Car ici, l'Autre « ne répond pas ». Et c'est pourquoi alors il en appelle à Melchior, lui demandant des explications, et au-delà de ces mots, des illustrations, des images. Son ami y consent, qui lui remet plus tard son essai. Moritz le consultera en secret, voulant d'ailleurs n'y être pour rien. « J'ai fermé la porte au verrou et j'ai parcouru ces lignes flamboyantes comme une chouette effarouchée une forêt en flammes. Je crois que j'ai presque tout lu les yeux fermés <sup>19</sup>. »

Or, de ces lignes et images, qu'il feint de ne désirer voir, comment Moritz relève-t-il la tête ? Pas moins vacillant. Moins angoissé peut-être, mais désespéré. Et pour cause, quand il y aura découvert sa souffrance la plus vive. Ce qui fait la différence des sexes, apprend-il, a trait à la jouissance. Hommes et femmes ne font pas un. Loin s'en faut, tant la jouissance de l'homme, « fade et sans force », sera peu au regard de l'Autre jouissance que connaît la femme. La jouissance virile du conquérant, renvoie-t-il à son ami, « est-ce encore de la jouissance ? La fille, Melchior, jouit comme les

18. *Ibid.*, p. 24.

19. *Ibid.*, p. 44. Sur cette lecture intranquille, cf. aussi celle que fit Dora, S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1989, p. 74-75.

dieux bienheureux. La fille saisit une coupe visitée de nul souffle terrestre, un calice de nectar, brûlant de braises, qu'elle vide jusqu'à la dernière goutte <sup>20</sup> ».

*Quid* dès lors de cette initiation de Moritz ? Dire qu'elle fut manquée serait insuffisant, quand nous pouvons faire un pas de plus à l'appui d'une thèse nouvelle que Lacan énonce dans son séminaire *Les non-dupes errent*, contemporain de cette préface à Wedekind. *Il n'y a pas d'initiation* <sup>21</sup>, voilà le dernier mot de Lacan sur la question, dont il fait la démonstration durant ces années, et dont nous voyons ici combien Wedekind aura anticipé les psychanalystes.

Le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* commençait déjà d'annoncer cette thèse de Lacan. Au gré d'une reprise de son commentaire sur les rites d'initiation, et à l'appui de deux ouvrages portant sur la question, dont celui de Bruno Bettelheim, *Les Blessures symboliques*, Lacan réaffirme la place éminente qu'y tient le phallus. Se faire-homme ou se faire-femme nécessiteront en effet d'en passer par le semblant phallique. *Via* la parade ou la mascarade, il s'agira de faire *signe* <sup>22</sup> à la fille qu'on est homme, ou inversement, et différemment. Les dialectiques de l'être et de l'avoir restent donc une condition première à une identité de genre <sup>23</sup>.

Seulement, à ce registre du semblant, Lacan connecte cette fois un autre registre, qui est celui du réel <sup>24</sup>. L'identité de genre se sous-tend en effet d'un désir, lequel poussera le sujet à un acte. Or, de l'un à l'autre, nous savons ce que le sujet vérifiera de structure : il n'y a pas d'acte sexuel <sup>25</sup>. Se faire-homme ou se faire-femme sera donc aussi éprouver un autre effet de la castration. Dans la confrontation du semblant au réel, le sujet ne pourra que vérifier un impossible : il n'y a pas de rapport sexuel. C'est là l'autre contamination qu'ordonne le semblant phallique. La jouissance sexuelle, d'être phallique, sera hors corps, et celle qui ne conviendra jamais <sup>26</sup>.

20. *Ibid.*, p. 44-45.

21. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 8 janvier 1974.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas...*, *op. cit.*, p. 32.

23. *Ibid.*, p. 31.

24. *Ibid.*, p. 32.

25. *Ibid.*, p. 33.

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 57.

Pour preuve, Lacan revient dans ce séminaire aux Mystères, y rappelle le dévoilement du semblant phallique, mais y ajoute qu'à cause de ce semblant, la jouissance sexuelle sera ordonnée et contenue. En un mot, castrée. Le moment de la puberté sera donc l'épreuve d'une vérité qui fera horreur<sup>27</sup> au sujet. Le « savoir de la castration [...] est ce qu'à 14 ans on évite mal<sup>28</sup> », voilà ce qu'au terme en conclut également Lacan. Car il est non pas un savoir à acquérir, mais un qui s'imposera au sujet, et le marquera. Les rites d'initiation en donneront version épique, qui montreront quel petit lambeau de chair<sup>29</sup> le sujet devra perdre, pour que la jouissance se fasse désir, et que le sujet fasse son entrée dans une communauté. La béance séparant le désir de la jouissance<sup>30</sup> est donc ce que l'initiation dévoilera, avec l'appel à l'amour qui en résultera pour suppléer cette béance. À l'éveil du printemps, répond l'émoi de mai<sup>31</sup>.

Tâchons de conclure provisoirement. Que le voile levé ne montre rien, tel est donc le principe de l'initiation. À la condition toutefois de préciser que ce rien n'est pas rien, mais un semblant<sup>32</sup>, avec sa conséquence. L'initiation, tout au plus, sera donc celle faite aux bonnes manières, si l'on attend d'elle qu'elle assure au sujet l'accès à une jouissance toute. Lacan ajoute : « J'ai indiqué le lien de tout cela au mystère du langage et au fait que ce soit à proposer l'énigme que se trouve le sens du sens. Le sens du sens est qu'il se lie à la jouissance du garçon comme interdite. » De cela, Wedekind nous avertissait déjà. Moritz trébuche sur la pudeur des mots, pour au terme se trouver assuré que la jouissance des hommes est bien fade. La question reste ouverte de ce qu'il pressent au-delà : une Autre jouissance, dont rien ne s'énonce, mais qui du côté des femmes s'éprouve. Celle-là même qui les feraient côtoyer les dieux. Est-ce dire que le moment de la puberté, s'il est bien celui (et pas avant<sup>33</sup>) à partir duquel on se fait homme ou femme, serait celui de la

27. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas...*, op. cit., p. 35.

28. J. Lacan, « En conclusion », *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, décembre 1972, p. 513.

29. J. Lacan, « Introduction aux Noms-du-Père », dans *Des Noms-du-Père*, op. cit., p. 101.

30. *Ibid.*

31. J. Lacan, « En conclusion », art. cit., p. 512.

32. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 8 janvier 1974.

33. Et pas avant, selon Lacan. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas...*, op. cit., p. 31.

rencontre, éprouvée ou non, du féminin ? Ce serait ici rejoindre Freud : c'est à l'adolescence que se dévoilera la vraie différence des sexes.

Pour lors, soulignons plutôt que là où était espérée l'initiation, avec ses promesses de jouissance, viendra donc pour le sujet ce que Lacan nommera encore un savoir non initiatique. C'est-à-dire, avancera-t-il dans son séminaire *...Ou pire*, ce « savoir qui s'enseigne par d'autres voies que celles directes de la jouissance, lesquelles sont toutes conditionnées de l'échec fondateur de la jouissance sexuelle <sup>34</sup> ». Or, n'est-ce pas dire aussi que l'adolescent, à son insu, en saurait beaucoup ? Sans avoir désiré ce savoir de la castration, il en fera malgré lui l'épreuve. Or, notons que cela pourrait bien rapprocher ce moment des conditions de fin d'une psychanalyse. « Le moment dit de la jeunesse, remarquera Lacan, tient sa difficulté de la *passe* <sup>35</sup> à prendre du savoir de la castration <sup>36</sup>. » Avant de conclure quatre années plus tard, cette fois dans son séminaire *Le Sinthome* : « L'analyse est en somme la réduction de l'initiation à sa réalité. La réalité de l'initiation, c'est qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'initiation <sup>37</sup>. »

34. J. Lacan, *...Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1972.

35. C'est nous qui soulignons.

36. J. Lacan, « En conclusion », art. cit., p. 513.

37. J. Lacan, « Le séminaire, Le sinthome », leçon du 9 décembre 1975, *Ornicar?*, n° 6.